

Louise Dupré, René Lapierre, Martine Audet

Rachel Leclerc

Number 142, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2011). Review of [Louise Dupré, René Lapierre, Martine Audet].
Lettres québécoises, (142), 42–43.

☆☆☆ 1/2

Louise Dupré, *Plus haut que les flammes*,
Montréal, Le Noroît, 2010, 112 p., 17,95 \$.

Un taxi pour Auschwitz

Une amie française, romancière et traductrice de Virginia Woolf, se trouve un jour dans une chambre d'hôtel et attend qu'on l'appelle. Elle s'est rendue jusque-là et ne va pas reculer : elle a décidé d'aller voir, quelques kilomètres plus loin, l'endroit où son grand-père a été gazé par les nazis. Puis le téléphone sonne, une voix d'homme lui lance en allemand : « Madame, votre taxi pour Auschwitz est arrivé! »

Louise Dupré aurait pu tourner la tête, refuser d'entrer dans l'horreur, beaucoup d'autres le feraient en tout cas, moi la première. Il semble qu'elle a plutôt choisi d'aller à ce musée de l'extermination, de l'extrême humiliation, et de faire un livre avec son émotion et avec ce qu'elle a vu des artefacts d'une si



LOUISE DUPRÉ

longue et si terrible dérive, d'une folie collective : « leurs petits manteaux, leurs robes / et ce biberon cassé / dans une vitrine » (p. 16). La femme engagée, la poète, la gardienne d'un enfant de la famille, toutes ces personnes en elle ont exigé d'aller « plus haut que les flammes ».

Et si, au détour de la page 19, on s'imagine croiser l'ombre de Marie Uguay — « pluies de pluie qui n'en finissent pas / de tout engloûtir / heureusement il y a des arches / pour les femmes » —, c'est parce que le sujet fait vibrer la même corde et appelle la même vision d'espoir.

Le plus souvent, le vers coule naturellement, délivré de ses propres effets. L'enfant, source de joie, joue à côté de la femme tandis qu'assise à sa table elle donne forme à ses souvenirs. Dans un beau vertige, elle traverse le temps et l'espace et devient toutes les femmes. C'est parfois en se tutoyant elle-même qu'elle se prête au jeu de la sororité : « depuis les grottes / où tu abritais tes petits » (p. 26). Par un salut de la main au-dessus du gouffre temporel, par la communion de pensée, elle passe ainsi des feux des cavernes aux lumières confortables du second millénaire.

Je est une joie

Mais, au delà de l'empathie — que certains qualifieront de prévisible ou de convenue, comme si les camps de la mort pouvaient un jour devenir une banalité, comme si ces vies exterminées avaient cessé d'appartenir au réel — et au delà de l'attention accordée aux victimes de la Shoah, c'est quand Louise Dupré nous parle d'elle, comme elle sait le faire, qu'on se trouve au plus près de son véritable motif poétique. Là, l'écriture se veut un peu plus fouillée, l'idée se montre plus vive — même si la vie peut ressembler à « un ouvrage de dame / et de modestie » (p. 81). Malgré le « testament de l'ombre » (p. 104), ou peut-être précisément à cause de lui, la femme est entrée dans la lumière et dans sa propre danse, dans son vœu de continuité, avec l'enfant tout contre elle : « et tu ne trahiras pas / le monde minuscule / accroché à ton cou » (p. 106).

Un livre entier, que la terreur des camps nazis et la récurrence d'un Francis Bacon halluciné conduisent à la réflexion, à la douceur et à la beauté. Une réussite, d'une intelligence sans faille avec la vie.

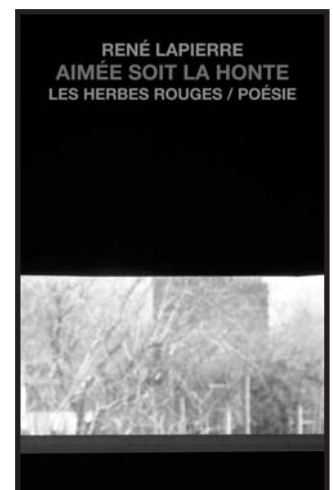
☆☆☆ 1/2

René Lapierre, *Aimée soit la honte*, Montréal,
Les Herbes rouges, 2010, 104 p., 14,95 \$.

Ceux qui tombent

Étranges travaux que ceux de René Lapierre, écrivain plutôt hors norme et toujours exigeant. Professeur de littérature à l'université, il est ici porté par une vision morcelée, tendue comme un fil entre prosaïsme et poésie introspective, entre l'humus d'une terre qui se métamorphose et la mise en lumière d'un état des plus impalpables : la honte.

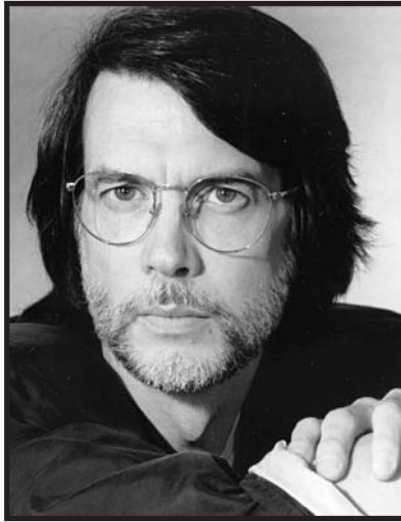
Au terme de la lecture, on voudrait en savoir encore plus sur la honte puisqu'on sait maintenant qu'il faut l'aimer. Mais l'auteur n'est pas du genre à se déverser. La poésie ne promet rien et elle peut très bien n'être que la pointe d'un iceberg dérivant au soleil. Imaginez vous-même la partie immergée, dessinez l'homme en creux, comblez les trous et les manques, ajoutez le trait final au pendu, mettez-y du vôtre. C'est l'élégance du poète : vous rendre capable du meilleur, vous hausser jusqu'à l'intelligence. Dans une autre vie, André Belleau faisait souvent ça, même en s'endormant à sa table.



Un lyrisme maîtrisé

C'est justement la méfiance envers un éventuel trop-plein de lyrisme qui pousse Lapierre à se donner comme ligne de conduite de dire les choses dans leur simplicité, comme elles sont. Pourtant il écrit : « Sur les joies que je n'ai pas brûlées, et qui auront pour cela brûlé d'un feu plus pur et plus ardent. » (p. 16) Et

tout de suite après, il jette ses souvenirs « aux possesseurs, aux prétendants, aux diviseurs. Aux possédés. Aux muets, aux mis-en-terre, aux plus-que-bas. Aux morcelés. » (p. 17) Ce serait donc le livre des transformations, d'une mutation; mais, parce que le monde nous est retiré, parce que les mythomanes et autres décousus de la fracturation nous harcèlent, il faut bien rester pour faire un peu de ménage dans la boîte aux défaites, laquelle recèle aussi, dans son invisible double fond, des désirs quasi mort-nés. « J'aurais voulu habiter



RENÉ LAPIÈRE

près de la mer. [...] En général je n'y pense pas; je veux dire, j'essaie de ne pas y penser. » (p. 24)

En lisant ces derniers vers, et si on lit le même jour *Le rapport de Brodeck*, on s'avise qu'il y aura toujours des humains qui se ramassent, qui continuent de se porter garants. Alors, le livre s'écrit parfois à la forme impérative — et n'est-ce pas ce à quoi il peut ultimement mener, un carré bien propre où se dessinera la ligne de conduite? « Découvre-toi. / Donne-toi aux lointains / affame ton désir. / Parle à ton cœur; / qu'il t'apprenne à aimer toute chose / comme si elle disait ton nom / et te demandait de l'eau. » (p. 73) Ne s'agit-il pas aussi de donner une suite à tout ce qui échafaude une retraite, une fuite, l'abandon du navire? Encore faut-il se montrer capable de bonté envers soi-même, c'est ce que nous apprend également ce livre.

Ceux qui confondent la chute et le rebond prétendent que les poètes remplissent trop bien leur devoir de pessimisme; mais les poètes sont souvent les récitateurs d'une phrase qui attendait dans l'obscurité: leur tâche, rare et délicate, remplie d'écueils, consiste à la tirer du néant pour mettre au jour son volume de sagesse. Tout le reste vous appartient, et d'abord de la faire exister.



Martine Audet, *Les grands cimetières*, tome I et II, Montréal, l'Hexagone, 2010, 133 et 65 p., 19,95 \$ et 16,95 \$.

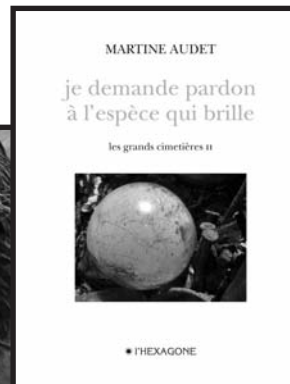
Les chutes de Martine Audet

Les photos et les textes du premier volet de cette double parution, *Le ciel n'est qu'un détour à brûler*, ont été exposés à la Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal en 2009. Pénétrer l'intériorité de cette production m'a été quasi impossible dans le brouhaha de la petite foule. L'Hexagone en a fait un très beau livre, accompagné de sa suite.

Les photos de Martine Audet sont le fruit d'une recherche attentive, composées de faux ou de vrais résidus de papiers, de textures diverses et de touches de couleur dont la rareté fait le prix. Devant toute cette vie redonnée à des matières devenues inutiles, et devant la perfection des ombres et la beauté des replis que peut contenir un cumul de « paperasse », on ne lui refuserait pas un regard dans nos corbeilles. Les poèmes, eux, se font minimalistes et sont présentés en capitales — un choix qui leur va bien —, mais rassurez-vous: on est loin de la manufacture de haïkus. Ils disent peu, ces petits textes, et sont d'une grande précision, témoignant d'un imaginaire dont la profusion nous éblouit. Le vers nous attrape et nous mène en douceur jusqu'à sa chute. « Je retiens l'enfance / le volume du nez / les yeux à demi / je parle aussi / je parle / par transparence » (p. 10).



MARTINE AUDET



Ludique et cosmique

La splendeur des phrases est encore plus prenante dans le second livre. Là, l'auteure a convoqué toutes ses capacités créatrices, et l'on voit très bien comment la richesse d'une pensée, la multiplicité comme la justesse des images peuvent servir le poème. Une fois acceptée l'invariabilité du modèle de l'énoncé (sujet-verbe-complément), une fois noté le jeu formel (un vers, une ligne en pointillé, un vers, et ainsi de suite), une fois comprise « l'astuce » qui fait s'entrecroiser les vers descriptifs et les vers écrits au je, on accepte d'être abandonné à la fin de chaque vers, car on est ensuite emporté, encore une fois, dans une conscience ultra raffinée qui nous laisse étonné. Il est toujours difficile d'appuyer ces affirmations d'une citation adéquate. Il faut aller voir. Voici seulement quelques indices du lyrisme très disséminé de Martine Audet. « La souffrance en moi est une ville fortifiée » (p. 27). Et surtout « Je fuis le grain la pierre l'enceinte de ton nom » (p. 60). Le lien avec les éléments, avec l'univers est prenant, il dépose en nous comme une envie de sortir et de respirer. « Je reprends la longue route soufflée par le vent / Les étoiles s'avalent comme des couteaux / Je passe la tête entre les barreaux d'une absence / L'endroit où je suis me désherbe le cœur » (p. 63).

Témoignant du rapport étroit et attentif qu'établit le poète entre le dehors et le dedans, entre l'autre et elle-même, témoignant aussi de son empreinte sur le monde, le titre même de ce second livre, *Je demande pardon à l'espèce qui brille*, est aussi bien l'aveu personnel d'une faute collective qu'un projet pour demain. Quant aux derniers vers, ils auront conduit Martine Audet précisément là où il fallait aller et ouvrent la question pour la suite des choses. « Je suis si près de l'amour / Où regarder encore? » (p. 65) [19](#)